

Introduction - Le journalisme scientifique : défis et redéfinition

Mélissa
LIEUTENANT-GOSSELIN

Doctorante
en communication publique
Université Laval, Québec
melissa.lieutenant-gosselin.1@ulaval.ca

Colette BRIN

Professeure titulaire
Département d'information
et de communication
Université Laval, Québec
colette.brin@com.ulaval.ca

Jean-Marc FLEURY

Titulaire de la Chaire
de journalisme scientifique
Bell-Globemedia
Université Laval, Québec
Directeur général de la
Fédération mondiale des
journalistes scientifiques
jmfleury@wfsj.org

Au cours de l'hiver 2011, la Chaire de journalisme scientifique Bell-Globemedia de l'Université Laval (Québec, Canada) proposait pour la première fois un séminaire de cycle supérieur sur la réflexion théorique autour du journalisme scientifique – *La science dans l'espace public : le journalisme de la complexité* – sous la direction des professeurs Colette Brin et Jean-Marc Fleury¹. Dans le cadre de ce séminaire, plusieurs chercheurs et chercheuses de renommée mondiale ont présenté l'état de leurs réflexions et de leurs travaux. Des journalistes scientifiques sont également venus témoigner de leur pratique professionnelle.

Frappés par la qualité exceptionnelle des conférenciers et conférencières, nous avons souhaité exploiter cette richesse plus avant en la publiant – mentionnons également que les présentations ont été filmées et peuvent être visionnées en ligne². Plusieurs des orateurs et oratrices n'étant pas francophones, cette publication permettait également la transmission de leurs travaux dans cette langue. Quatre chercheurs ont répondu à l'appel, soit Sharon Dunwoody, Bertrand Labasse, Hans Peter Peters et David Secko, de même qu'un journaliste et consultant pour la Fédération mondiale des journalistes scientifiques, Jan Lublinski.

Deux étudiantes inscrites au séminaire, Clémence Cireau et Chloé Gwinner, ont également saisi cette occasion pour mettre à l'épreuve leurs compétences dans la conduite d'études scientifiques. Dans ce

dossier, elles nous présentent, sous la forme de travaux pratiques, les résultats d'études exploratoires qu'elles ont conduites sur l'emploi professionnel du blogue par les journalistes scientifiques et sur le traitement médiatique de la grippe A H1N1 au Québec.

Ce dossier spécial présente également en primeur le résumé d'une enquête sur les journalistes scientifiques au Québec réalisée par la Chaire Bell-Globemedia. Sont enfin synthétisées les réflexions de cinq praticiens sur leur expérience du journalisme scientifique – journalistes, rédactrice en chef et éditeur – partagées dans le cadre d'une table ronde organisée en 2012 par la Chaire.

Les travaux présentés dans ce dossier se penchent sur la reproblématisation du journalisme scientifique dans un monde en mutation : transformation du rapport médias-monde scientifique ; émergence des médias sociaux ; hyperconcurrence et crise des médias ; transformation, finalement, des rapports sciences-société. Plus particulièrement, ils nous permettent de réfléchir, dans ce contexte, aux fonctions sociales du journalisme scientifique, à sa forme, ainsi qu'à son organisation sociale.

Le journalisme scientifique dans un monde en mutation

À partir des années 1980, un grand effort de popularisation des sciences a été instigué, entre autres, par les sociétés savantes. Celles-ci souhaitaient accroître la littératie scientifique du public et, du même coup, le soutien populaire envers les sciences – naissance du « *Public understanding of science* » (Bodmer, 1987 ; Miller, 2001 ; Bauer, Allum & Miller, 2007). Ce mouvement s'est toutefois buté à la montée d'une posture plus critique envers les autorités scientifiques, voire les sciences elles-mêmes, alimentée, entre autres, par les scandales et catastrophes techno- et socioscientifiques (pollution, accidents nucléaires, scandale du sang contaminé, etc. – voir, par exemple, Piron, 2009), mais également à sa relative inefficacité – la littératie scientifique n'ayant guère progressé malgré les efforts investis dans la popularisation des sciences (Callon, Lascoumes & Barthe, 2001 ; Miller, 2001 ; Bauer, Allum & Miller, 2007 ; voir toutefois Miller, 2010 pour des résultats plus encourageants).

Le « modèle du déficit » – positionnant le public comme ignorant et la science comme suffisante – a alors été pointé du doigt. Son mode de communication unidirectionnel, de type *top-down*, contrôlé par les scientifiques a été mis en cause et une posture plus critique s'est développée (voir, par exemple, Wynne, 1996 ; Irwin, 2001 ; Miller,

2001 ; Bauer, Allum & Miller, 2007). Le modèle de la « *science en société* », invitant le public au dialogue, à la discussion et au débat autour des enjeux scientifiques, a été proposé comme solution (House of Lords, 2000 ; Callon, Lascoumes & Barthe, 2001 ; Miller, 2001 ; Bauer, Allum & Miller, 2007).

Parallèlement, les scientifiques et leurs organisations auraient développé une nouvelle compréhension des médias. Peter Weingart, un sociologue allemand, a nommé ce phénomène caractérisé par l'adaptation du monde scientifique aux critères médiatiques, mais aussi par une augmentation de l'attention accordée aux sciences par les médias, la « médialisation des sciences³ » (Weingart, 2001, cité dans Peters, 2012a). Certains résultats empiriques, notamment une récente étude multinationale (Peters *et al.*, 2008a, 2008b), viennent appuyer cette hypothèse (Schäfer, 2011).

Alors que Weingart voit dans ce phénomène le risque d'une corruption du monde scientifique, d'autres pourraient considérer qu'il s'agit là d'une voie supplémentaire de rétroaction du public sur la science, et donc, d'une forme de gouvernance scientifique (Peters, 2012a). Quoi qu'il en soit, la médialisation des sciences transforme le rapport qu'entretiennent médias et monde scientifique. Celui-ci se professionnalise et s'institutionnalise : les scientifiques sont de plus en plus formés en fonction de ces interactions et les services de relations publiques des organisations scientifiques gagnent en importance (Peters *et al.*, 2008c ; Schäfer, 2011 ; Peters, 2012a, 2012b). Les scientifiques et leurs organisations conçoivent également d'une manière plus stratégique leurs rapports aux médias ; les sources scientifiques peuvent ainsi être « *guidées par l'objectif de produire un effet sur le public plutôt que par celui de lui fournir une excellente information* » (Peters, 2012b – entrevue présentée dans ce dossier).

Les journalistes scientifiques doivent apprendre à composer avec cette nouvelle réalité : profiter de ses bienfaits – accès facilité aux sources scientifiques, attitude plus favorable des chercheurs et chercheuses, etc. –, mais aussi pallier ses méfaits – ne pas devenir les agents de presse des organisations scientifiques, savoir conserver (ou développer) un saine recul et un regard analytique (Peters, 2012b).

Outre la médialisation des rapports science-médias, le journalisme scientifique, mais aussi, plus largement, la communication scientifique sont confrontés à l'avènement de nouveaux supports médiatiques et à la concomitante crise des médias. Les formes que peuvent prendre le journalisme et la communication scientifique se multiplient, de même que ses types de producteurs – journalistes, mais aussi scientifiques

et « simples citoyens » (Estienne, 2011). Les salles de rédaction se réorganisent, offrant au journalisme scientifique des occasions de bonifier ou de multiplier ses fonctions, mais comportant aussi le risque de l'abandon de cette spécialisation (Meier, 2007 ; Lublinski, 2011, 2012).

Plus fondamentalement, les assises même du journalisme scientifique sont contestées. La propension de certains journalistes scientifiques à entretenir « *une relation de connivence* » (Marcotte & Sauvageau, 2006, p. 175) avec leurs sources est décriée par les analystes qui souhaitent que le journalisme scientifique s'institue en « chien de garde » de la science (Schäfer, 2011). Plus encore, dans un parallèle évident avec le repositionnement de certaines sociétés savantes et certains gouvernements de la « *Public understanding of science* » à la « science en société », c'est le paradigme même du journalisme scientifique comme voie de transmission des « vérités » découvertes par les scientifiques vers un public ignorant et passif qui est mis en cause (Logan, 2001 ; Bensaude-Vincent, 2010 ; Schäfer, 2011 ; Peters, 2012b ; Secko, 2012). De même, le bien-fondé des normes journalistiques d'objectivité et de couverture équilibrée est mis en doute, particulièrement dans le cas des controverses scientifiques (Dunwoody, 2012 ; Secko, 2012). Celles-ci servent peut-être surtout à protéger la réputation des journalistes et à contenter les sources, peu importe leur crédibilité (Dunwoody, 2012).

Les journalistes couvrant la science semblent finalement pris entre d'une part les intérêts, de plus en plus stratégiques, des sources scientifiques qui souhaitent justifier ou augmenter les investissements et les dispositions légales dont elles bénéficient, qui sont de mieux en mieux équipées pour faire leur promotion, mais qui souhaitent encore souvent fournir au public une information de qualité ; et, d'autre part, des analystes qui leur demandent d'assurer un rôle de surveillance de la science au nom de principes démocratiques et du bien commun, et ce, dans un climat de crise et de réorganisation au sein des médias.

Reproblématiser le journalisme scientifique

Dans ce contexte pour le moins difficile, il semble tout à fait opportun de reproblématiser le journalisme scientifique. Quel est (ou que devient) le rôle du journalisme scientifique et, plus largement, de la communication scientifique ? La ou le journaliste scientifique est-il un observateur neutre, un médiateur, un critique ou plutôt un vulgarisateur, un éducateur, voire, un promoteur de la science ? Comment le journalisme scientifique peut-il présenter les controverses et les incertitudes scientifiques, ou encore les risques sociaux, sanitaires

ou environnementaux ? Et de quelle manière ces choix philosophiques peuvent-ils s'incarner dans la pratique, tant sur le plan de l'organisation que de la production médiatique en tant que telle ? Ou, à l'opposé, de quelle façon peut-on conceptualiser le journalisme scientifique pour mieux prendre en compte ces nouvelles considérations ?

Comment intégrer, voire investir, les nouveaux médias ? Comment intéresser le public dans un contexte d'hyperconcurrence des messages ? Et que faire quand les ressources sont presque inexistantes, comme c'est le cas dans plusieurs pays pauvres ? Ce dossier spécial sur le journalisme scientifique se penche sur ces grandes problématiques.

Nouveaux modèles et nouvelles formes pour le journalisme scientifique

Dans une entrevue réalisée pour ce dossier, **Hans Peter Peters**, professeur de journalisme scientifique à l'Université libre de Berlin, nous présente ainsi un nouveau modèle du journalisme scientifique qui en repense la fonction sociale. Le journalisme scientifique, de concert avec les autres modes de communication des sciences, y remplit un rôle de « co-construction de l'expertise publique ». Selon cette analyse, il permet en effet d'intégrer et de contextualiser divers types de savoirs, certains plus généraux et d'autres plus particuliers. Les journalistes scientifiques poussent également les scientifiques à penser les problématiques selon des questionnements issus d'autres sphères du monde social. De ces deux manières, le journalisme scientifique contribuerait à construire une expertise appuyée sur diverses sources de connaissances et participerait à la résolution de problèmes dans la société (Peters, 2012b). En outre, le journalisme contribue également à la construction de l'image publique des sciences, au cœur du modèle proposé par Hans Peter Peters. Selon lui, il favorise tant l'usage des connaissances scientifiques dans la gouvernance qu'il permet aussi une forme de rétroaction du public sur le monde scientifique. Le chercheur indique que cet aspect participe à une nécessaire ouverture des sciences et de la gouvernance scientifique à la société civile, mais il souligne du même souffle l'importance du maintien d'une certaine autonomie des scientifiques.

Hans Peter Peters résume également le phénomène de la « médialisation » des sciences mentionné précédemment. Il met en lumière les effets que la médialisation a sur les scientifiques, notamment, les forcer à interagir plus fréquemment et plus professionnellement avec les médias et avec le public. Il explique également de quelle manière

celle-ci rend nécessaire l'existence d'un journalisme scientifique disposant de ressources humaines et matérielles importantes. Un journalisme capable d'aller au-delà du travail promotionnel des sources scientifiques.

Cette idée trouve écho dans l'article de **Sharon Dunwoody**, professeure Evjue-Bascom en journalisme et communication de masse à l'Université de Wisconsin-Madison. En s'appuyant sur sa riche expérience et son étude approfondie du journalisme scientifique, la chercheuse propose une nouvelle forme d'écriture journalistique qui permet d'aller au-delà des limitations du traitement « équilibré » et « objectif » des controverses scientifiques. Cette couverture journalistique avec « pondération de la preuve » (le « *weight-of-evidence reporting* »), contrairement au traitement traditionnel, permet de présenter au public une analyse de la valeur ou, du moins, de la répartition des différents points de vue sur une question controversée (Dunwoody, 2012). Sharon Dunwoody reconnaît que ce type de couverture journalistique pose des défis importants aux journalistes. À cet effet, elle propose quelques stratégies pour y faire face et rappelle l'importance d'armer le public le mieux possible en ce qui a trait à l'interprétation des controverses.

David Secko, professeur de journalisme scientifique à l'Université Concordia (Montréal), réfléchit également à la forme de l'écriture journalistique, mais par l'entremise d'un test empirique appuyé sur la théorie, soit une étude de cas de « journalisme expérimental ». Plus précisément, le chercheur et ancien journaliste a rédigé deux articles « artificiels » sur un même sujet, mais selon les principes dégagés de deux modèles théoriques concurrents : le modèle de la littérature scientifique et celui de la science interactive. Ce texte constitue ainsi une application pratique de certains des éléments avancés par Hans Peter Peters. Le modèle de la littérature scientifique qui, nous l'avons mentionné plus haut, prône la transmission unidirectionnelle du savoir des scientifiques vers le public, va également de pair avec la norme journalistique d'objectivité mise en doute par Sharon Dunwoody. Le modèle de la science interactive envisage plutôt la communication scientifique comme « *un échange multidirectionnel entre citoyens, scientifiques, politiciens, acteurs gouvernementaux et journalistes* » (Secko, 2012 – article présenté dans ce dossier). Une couverture journalistique s'inspirant de ce modèle mettrait l'accent sur le contexte social lié aux enjeux scientifiques, les effets associés aux différents choix possibles, et viserait à nourrir les débats publics. Elle aurait également tendance à diversifier ses sources (en ne se contentant pas d'interroger les experts les plus reconnus). Plusieurs des personnes invitées à évaluer

les deux textes (des journalistes, scientifiques et parties prenantes du débat autour du recours à la génomique pour l'amélioration des stocks de saumons) ont préféré l'article écrit selon le modèle de la science interactive. Elles considéraient par exemple qu'il offrait une meilleure représentation du débat et favorisait plus la participation du public. Les journalistes avaient cependant tendance à juger plus sévèrement le texte, peut-être justement parce qu'il s'éloignait des normes d'objectivité et de traitement équilibré (qui ont la vie dure, comme nous le montre Sharon Dunwoody, 2012).

La pertinence des travaux de Sharon Dunwoody et de David Secko est mise en lumière par l'analyse du traitement médiatique entourant la grippe A H1N1 présenté par **Chloé Gwinner**, étudiante de 2^e cycle en journalisme international à l'Université Laval. Par l'entremise d'un exemple concret, son travail fait ainsi ressortir toute la difficulté, pour les médias, de couvrir les incertitudes et les controverses scientifiques. Dans ce cas précis, le traitement médiatique plutôt critique avant le lancement de la campagne de vaccination se fait ensuite le relais du message des autorités sanitaires. La délégation de la couverture à des journalistes peu expérimentés et non spécialisés en science pourrait avoir contribué au caractère peu analytique du traitement.

Enfin, **Clémence Cireau**, étudiante en journalisme à la maîtrise, nous propose plutôt de réfléchir aux effets des nouveaux médias sur le journalisme scientifique. Plus spécifiquement, elle nous présente la réflexion de trois journalistes scientifiques québécois sur leur usage du blogue. Cette étude permet d'explorer ce territoire encore peu connu. Elle nous révèle qu'aux yeux des journalistes interrogés, les blogues offrent surtout un gain d'espace et de réactivité et qu'ils facilitent la présentation de certains contenus (par l'emploi des hyperliens) ; alors que l'interaction avec le public, tant espérée par certains, reste peu importante (Cireau, 2012). En fait, selon deux des journalistes, la participation active du public se serait déplacée sur les réseaux sociaux comme Facebook et Twitter.

Bousculer les idées reçues

Alors que Sharon Dunwoody et David Secko bousculent les idées reçues quant au bien-fondé du modèle d'écriture journalistique dominant, particulièrement dans le cas des controverses scientifiques, **Bertrand Labasse**, professeur à l'Université d'Ottawa, met en doute l'utilité de la sempiternelle condamnation de l'usage du sensationnalisme. Le chercheur montre d'abord comment la notion même de « sensationnalisme » est insaisissable selon un cadrage

scientifique ; elle prend plutôt sens en fonction d'un jugement de valeur se rapportant au discours qu'elle qualifie. Or, selon Bertrand Labasse, ce jugement de valeur ne résiste pas à l'examen des conséquences de l'emploi du sensationnalisme (illustré par l'analyse heuristique des retombées du décrié *Jurassic Park* – film de science-fiction de Steven Spielberg – et du louangé *Une brève histoire du temps* – livre de vulgarisation écrit par Stephen Hawking). Comme la controverse (Dunwoody, 2012), le sensationnalisme apparaît en effet servir à attirer l'attention sur un contenu scientifique et, ultimement, favoriser l'acquisition de connaissances scientifiques « en bonne et due forme ». En somme, pour Bertrand Labasse, la réprobation irréfléchie et sans nuances du sensationnalisme est loin de servir le journalisme scientifique. Elle empêcherait, en fait, la réflexion scientifique, éthique et déontologique sur les conditions de son usage, cognitivement intéressant dans un contexte d'hyperconcurrency des messages.

L'état du journalisme scientifique – la structure organisationnelle, la situation dans les pays en développement et au Canada

Le journaliste et consultant pour la Fédération mondiale des journalistes scientifiques, **Jan Lublinski**, s'attaque de son côté à deux aspects malheureusement négligés par les études portant sur le journalisme scientifique, soit sa structure organisationnelle et sa situation dans les pays en développement (Schäfer, 2011). Jan Lublinski propose ainsi quatre types idéaux pour décrire les *beats* – ou secteurs – scientifiques dans les salles de rédaction des pays développés et en développement. Les salles de rédaction employant la structure « actualité scientifique » couvriraient les nouvelles scientifiques de manière spécialisée, efficace et autonome. Les journalistes appartenant plutôt à un *beat* scientifique « innovateur » miseraient sur l'originalité, la profondeur sans tellement se préoccuper de l'actualité. La structure « entrepreneuriale » du domaine scientifique mettrait de l'avant les attentes et besoins de son public caractérisé par des analyses de marché. Elle laisserait généralement la part belle au divertissement et aux informations d'utilité pratique. Enfin, dans le *beat* « bureau de correspondants spécialisés », les reporters travailleraient avec leurs collègues des autres secteurs de l'actualité pour un traitement varié des sciences.

Jan Lublinski a observé des exemples de ces quatre types de *beat* scientifique en Allemagne, mais également dans des pays de l'Afrique et du Moyen-Orient (il a étudié 40 salles de rédaction de 34 pays africains

et moyen-orientaux dans le cadre d'un projet de la Fédération mondiale des journalistes scientifiques). C'est cependant le *beat* « innovateur » qui était le plus fréquent dans les pays en développement. La situation du journalisme scientifique dans les salles de rédaction africaines et moyen-orientales était en outre très variée. Environ un tiers des salles était entièrement dédié aux sciences ou disposait d'au moins deux journalistes scientifiques à temps plein produisant plusieurs pages imprimées ou plusieurs émissions télévisées ou radiodiffusées au moins une fois par semaine. Un autre tiers des salles présentait un ou une journaliste scientifique à temps plein produisant au moins une page ou une émission par semaine. Enfin, le tiers restant ne disposait d'aucun journaliste spécialisé ou espaces dédiés. Les rédacteurs en chef de ces salles ont souligné toute la difficulté de couvrir les sujets scientifiques dans des pays où l'accès aux experts, aux publications et aux représentants du gouvernement est souvent difficile. Ils ont aussi été nombreux à souligner la difficulté de recruter des journalistes scientifiques compétents.

Jean-Marc Fleury, Clémence Cireau et Benoît Lacroix nous présentent ensuite la synthèse d'une enquête réalisée à l'automne 2011 auprès des journalistes et communicateurs scientifiques québécois. L'instantané révèle un métier où les femmes diplômées en sciences nature sont en voie de devenir majoritaires. D'autre part, bien que deux cinquièmes des personnes interrogées se donnent encore un rôle de passeur, la majorité d'entre elles se percevaient aujourd'hui comme des observateurs et des critiques de la science. L'étude dévoile enfin l'importance qu'ont prise les plateformes web dans le travail journalistique, 60 % des répondants indiquant publier, entre autres, sur ce média.

Le résumé des réflexions de praticiennes et praticiens canadiens du journalisme scientifique présenté par Julie Picard va également dans ce sens. Les participants à une table ronde expriment en effet l'importance d'être présent sur Internet. Le bénéfice de la quasi-instantanéité signalé dans l'étude de Cireau (2012) est encore une fois mis en lumière. D'autre part, plusieurs panélistes perçoivent de manière positive la possibilité de rétroaction offerte au public. Un des praticiens suggère que les journalistes scientifiques puissent devenir des guides localisant et produisant une information de qualité émergeant de la quantité des contenus proposés par Internet. La nécessité, pour les journalistes, de trouver un équilibre entre leur présence sur le Web et leur travail « traditionnel » est cependant évoquée. Les défis entraînés par les compressions budgétaires qui touchent plusieurs médias

canadiens, et par la tension entre la spécialisation et la polyvalence, sont également soulevés. La spécialisation apparaît bénéfique, voire nécessaire, à plusieurs, mais parfois difficile à maintenir dans les conditions actuelles ■

Notes

1. Consulter le <http://www.com.ulaval.ca/recherche/chaire-bell-globemedia/formation/cours/>
2. Accessibles sous l'onglet « Multimédia » du site de la Chaire (<http://www.com.ulaval.ca/recherche/chaire-bell-globemedia/multimedia/>).
3. De manière intéressante, il envisageable que cette médialisation des sciences soit le résultat (inattendu ?) des efforts de popularisation des sciences. L'accent mis par les sociétés savantes et les gouvernements sur l'importance des rapports au public, notamment par l'entremise des médias, a ainsi vraisemblablement contribué à changer, au sein du monde scientifique, l'attitude quant à la médiatisation des sciences.

Références bibliographiques

- BAUER Martin W., ALLUM Nick & Steve MILLER (2007), « What can we learn from 25 years of PUS survey research ? Liberating and expanding the agenda », *Public Understanding of Science*, vol. 16, p. 79-95.
- BENSAUDE-VINCENT Bernadette (2010), « Splendeur et décadence de la vulgarisation scientifique », *Questions de communication*, n°17, p. 19-31.
- BODMER Walter (1987), « The Public Understanding of Science », *Science and Public Affairs*, vol. 2, p. 69-90.
- CALLON Michel, LASCOURMES Pierre & Yannick BARTHE (2001), *Agir dans un monde incertain – Essai sur la démocratie technique*, Paris, Seuil, 358 p.
- CIREAU Clémence (2012), « Les blogues, un atout pour le journalisme scientifique ? », *Les Cahiers du journalisme*, n° 24, p. XX-XX.
- DUNWOODY Sharon (2012), « Quand les journalistes couvrent les controverses scientifiques », *Les Cahiers du journalisme*, n° 24, p. XX-XX.
- ESTIENNE Yannick (2011), « Introduction », *Les Cahiers du journalisme*, n°22-23, p. 2-13.
- FLEURY Jean-Marc, CIREAU Clémence & Benoît LACROIX (2012), « Portrait du journaliste scientifique québécois : féminin, instruit, salarié et observateur critique de la science », *Les Cahiers du journalisme*, n° 24, p. XX-XX.
- GWINNER Chloé (2012), « Traitement médiatique de la grippe H1N1 par deux quotidiens québécois : les journaux au service de la Direction de la santé publique ? », *Les Cahiers du journalisme*, n° 24X, p. XX-XX.
- HOUSE OF LORDS SELECT COMMITTEE ON SCIENCE AND TECHNOLOGY (2000), *Science and Society*, 3^e rapport, Londres, HMSO, 224 p.

- IRWIN Alan (2001), « Constructing the scientific citizen : science and democracy in the bioscience », *Public Understanding of Science*, vol. 10, p. 1-18.
- LABASSE Bertrand (2012), « Sexe, sang et physique des particules : le “sensationnalisme” est-il partout... ou nulle part ? », *Les Cahiers du journalisme*, n° 24, p. XX-XX.
- LOGAN Robert A. (2001), « Science Mass Communication - Its Conceptual History », *Science communication*, vol. 23, n° 2, p. 135-163.
- LUBLINSKI Jan (2011), « Structuring the Science Beat : Options for Quality Journalism in Changing Newsrooms », *Journalism Practice*, vol. 5, n° 3, p. 303-318.
- LUBLINSKI Jan (2012), « Le journalisme scientifique dans la salle de rédaction - Pratiques organisationnelles dans les pays développés et en développement », *Les Cahiers du journalisme*, n° 24, p. XX-XX.
- MARCOTTE, Philippe & Florian SAUVAGEAU (2006), « Les journalistes scientifiques : des éducateurs ? Enquête auprès des membres de l'Association des communicateurs scientifiques du Québec », *Les Cahiers du journalisme*, n° 15, p. 174-195.
- MEIER Klaus (2007), « Innovations in Central European Newsrooms - Overview and Case Study », *Journalism Practice*, vol. 1, n° 1, p. 5-19.
- MILLER Steve (2001), « Public understanding of science at the crossroads », *Public Understanding of Science*, vol. 10, p. 115-120.
- MILLER Jon D. (2010), « Chapter 4. Civic Scientific Literacy : The Role of the Media in the Electronic Era », dans KENNEDY Donald & Geneva OVERHOLSER (dir.), *Science and the Media*, Cambridge, American Academy of Arts and Sciences, p. 44-63. <http://amacad.org/pdfs/scienceMedia.pdf>.
- PETERS Hans Peter (2012a), « Scientific Sources and the Mass Media : Forms and Consequences of Medialization », dans RÖDDER Simone, FRANZEN Martina & Peter WEINGART (dir.), *The Sciences' Media Connection - Public Communication and its Repercussions*, Sociology of the Sciences Yearbook, vol. 28, Dordrecht, Springer Science & Business Media, p. 217-240.
- PETERS Hans Peter (2012b), « Le journalisme scientifique : médier la relation entre science et société », *Les Cahiers du journalisme*, n° 24, p. XX-XX.
- PETERS Hans Peter *et al.* (2008a), « Science-Media Interface —It's time to Reconsider », *Science Communication*, vol. 30, p. 266-276.
- PETERS Hans Peter *et al.* (2008b), « Interactions with the Mass Media », *Science*, vol. 321, n° 5886, p. 204-205.
- PETERS Hans Peter *et al.* (2008c), « Medialization of science as a prerequisite of its legitimization and political relevance », dans CHENG Donghong, CLAESSENS Michel, GASCOIGNE Toss, METCALFE Jenni, SCHIELE Bernard & Shi SHUNKE (dir.), *Communicating Science in Social Contexts : New Models, new Practice*, Dordrecht, Springer, p. 71-92.
- PICARD Julie (2012), « Le quotidien de cinq journalistes scientifiques canadiens », *Les Cahiers du journalisme*, n° 24, p. XX-XX.
- PIRON Florence (2009), « Les transformations récentes des rapports science et société dans le monde », dans PION Léonore & Florence PIRON, avec la collaboration de

- Marie-France DURANCEAU (dir.), *Aux sciences, citoyens !*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, p. 11-17.
- SCHÄFER Mike S. (2011), « Sources, Characteristics and Effects of Mass Media Communication on Science - A Review of the Literature, Current Trends and Areas for Future Research », *Sociology Compass*, vol. 5, n° 6, p. 399-412.
- SECKO David (2012), « Un sujet, deux articles : leçons d'une expérience journalistique sur la génomique du saumon », *Les Cahiers du journalisme*, n° 24, p. XX-XX.
- WEINGART Peter (2001), *Die Stunde der Wahrheit ? Zum Verhältnis der Wissenschaft zu Politik, Wirtschaft und Medien in der Wissensgesellschaft*, Weilerswist, Velbrück, 397 p.
- WYNNE Brian (1996), « May the sheep safely graze ? », dans LASH Scott M., SZERSZYNSKI Bronislaw & Brian WYNNE (dir.), *Risk Environment and Modernity – Toward a New Ecology*, Londres, Sage, p. 44-83.